

Le Métro fantôme

UN ACTE

PERSONNAGES

CLAY, *Noir, vingt ans* . . . Med Hondo
LULA, *Blanche, une trentaine d'années* Chantal Darget
VOYAGEURS DU MÉTRO, *Blancs et Noirs* { Corinne Gosset
Yves Afonso
Robert Chevassu
UN JEUNE NOIR, *une vingtaine d'années* Jules Rosette

Au fond des entrailles grondantes de la cité. Sous terre, une chaleur lourde et poisseuse; au-dessus, l'été de New York. Le métro, vaisseau fantôme du mythe moderne.

Un jeune homme — Clay — assis sur la banquette d'un wagon de métro. Il tient un magazine, mais son regard erre sans cesse au-dessus des pages écornées. De temps à autre, il jette un coup d'œil indifférent par la fenêtre, derrière

(Cette œuvre a obtenu en 1964 l'Obie Award, récompense décernée à la meilleure pièce américaine créée off Broadway.)

lui et à sa droite. Il est habillé avec soin — veston étroit et boutonné haut, cravate rayée, pantalon serré.

Derrière les fenêtres on voit filer en alternance les lumignons qui strient les ténèbres du métro et les lumières crues des stations. (Il faut créer l'impression de vitesse, et celles aussi des arrêts aux stations, du grouillement des voyageurs sur les quais, puis des nouveaux départs de la rame, avec une accélération des images et des lumières.)

Le jeune homme est seul dans le wagon et seul son siège est éclairé. On entend le hurlement strident de la rame fonçant dans la nuit; on l'entendra encore par la suite, mais plus faiblement, à travers le dialogue.

Après un temps, le train ralentit, on entend un grincement de freins. On voit apparaître un quai de station, et la rame s'immobilise. L'homme lève la tête, regarde vaguement par la fenêtre et remarque soudain un visage de femme qui l'observe fixement. Voyant que Clay lui rend son regard, la femme — Lula — lui sourit délibérément. Il sourit à son tour, un bref instant, sans la moindre gêne; c'est une réponse à la fois instinctive et assez incongrue. Du reste, aussitôt après, Clay semble gêné de son audace et détourne son regard, mais cela ne fait qu'accroître son embarras et il se force à dévisager la femme de nouveau. Le train s'est déjà remis en marche,

l'inconnue a disparu et Clay tord le cou pour tenter de l'apercevoir une dernière fois à travers les autres fenêtres du wagon. Les lumières violentes de la station ont fait place à l'obscurité du tunnel. Clay se rassied en souriant, la mine sereine et confiante, comme s'il s'apprêtait à savourer le souvenir de cette rencontre éphémère. Son sourire s'efface lentement de ses lèvres et, comme tout à l'heure, il laisse planer son regard dans le vide.

Le métro file dans un fracas ferrailant. Des traits de lumière passent derrière les fenêtres du wagon.

Lula apparaît à la porte de communication au fond de la voiture. Elle porte une robe d'été légère et moulante, et des nu-pieds. Elle tient à bout de bras un sac en filet dans lequel on voit plusieurs livres de poche, des pommes et divers objets indéfinis. Elle a des lunettes de soleil qu'elle relève de temps en temps sur son front. C'est une jolie femme, mince et élancée, avec de longs cheveux roux qui cascadenent sur sa nuque et ses épaules. Ses lèvres sont peintes d'un rouge criard — au goût de quelque amant récent. Elle croque une pomme avec de petits gestes délicats.

Elle traverse le wagon dans toute sa longueur, en direction de Clay, puis, s'arrêtant à sa hauteur, elle tend un bras languissant pour se retenir à l'une des poignées de sécurité (des anneaux

de cuir, en forme de goutte d'eau, qui pendent au plafond). Il est évident qu'elle veut s'asseoir à côté du jeune homme mais qu'elle attend pour cela qu'il ait remarqué sa présence. Elle continue de mordre dans sa pomme, son filet accroché à son coude.

Depuis le départ de la rame, Clay n'a pas bougé. Les yeux perdus dans le vide, il agite mollement le magazine sous son visage pour s'éventer. Soudain, il a conscience de la présence de la jeune femme et, levant la tête, il la regarde dans les yeux avec un petit sourire teinté de curiosité.

LULA

'Jour.

CLAY

Euh... Bonjour. Ça va bien?

Il parle de façon très correcte, sans trace d'accent « nègre », s'efforçant au contraire — bien qu'il n'y réussisse pas toujours — d'employer des mots et des formules assez scolaires, tout au moins dans la première partie. Lula, en revanche, grasseye légèrement, avec un accent faubourien assez vulgaire qui ira en s'accroissant; c'est là sans

doute, pour une bonne part, une affectation de semi-intellectuelle « libérée ».

LULA

J'ai envie de m'asseoir. Je peux?

CLAY

Bien sûr.

Elle lâche la poignée de cuir et se laisse choir sur la banquette. Elle lève les jambes en équerre et les étire longuement, comme pour soulager la fatigue d'une longue marche.

LULA

Ouf! Mes pauvres jambes, je suis trop lourde...

CLAY

Ha, ça ne se remarque pas!

Il s'appuie contre le dossier, un peu surpris qu'elle lui adresse la parole, vaguement inquiet.

LULA

C'est pourtant vrai, vous pouvez me croire.

Elle tortille ses doigts de pieds dans ses sandales, puis elle pose son mollet droit sur son genou gauche pour examiner son talon et la semelle de son nu-pied. Durant quelques instants, elle semble avoir oublié que Clay est assis auprès d'elle et qu'elle vient de lui parler. Il baisse les yeux sur son magazine, relève aussitôt la tête et regarde par la fenêtre. Lula se tourne vivement vers lui.

A propos, c'est vous qui me reluquiez par la fenêtre tout à l'heure, non?

*CLAY, faisant volte-face,
les muscles raidis, brusquement en alerte.*

Quoi?

LULA

C'est pas vous qui me reluquiez par la fenêtre? Au dernier arrêt?

CLAY

Moi, je vous reluquais? Qu'est-ce que vous voulez dire?

LULA

Vous savez pas ce que ça signifie, reluquer?

CLAY

Je vous ai aperçue à travers la fenêtre, si c'est de ça que vous parlez. En fait, s'il y en avait un de nous deux qui « reluquait » l'autre, j'ai plutôt l'impression que c'était vous.

LULA

Peut-être. Mais parce que je me suis retournée et que je vous ai vu ouvrir de grands yeux dans la direction de mes fesses.

CLAY

Vraiment?

LULA

Oui, vraiment! Remarquez, je veux bien croire que c'était seulement pour passer le temps. Vaut mieux se rincer l'œil que se tourner les pouces. On se titille l'esprit en reluquant les fesses des filles qui passent, pas vu pas pris!

CLAY

Vous êtes formidable! Bon, je veux bien

reconnaître que je regardais dans votre direction. Mais pour le reste, vous faites du roman.

LULA

Admettons.

CLAY, *montrant son magazine.*

Regarder par une fenêtre de métro, c'est très spécial, beaucoup plus que de reluquer posément des tableaux de fesses abstraites.

LULA

Ha! C'est pour ça que je me suis rapprochée de la fenêtre : pour que vous puissiez vous en mettre plein les yeux! Je vous ai même fait un petit sourire.

CLAY

Je m'en souviens.

LULA

Je vais vous dire mieux : je suis montée dans cette rame alors que je devais aller dans la direction opposée. Et j'ai traversé tout le train... pour vous retrouver.

CLAY

Vraiment? Je trouve ça drôle.

LULA, *le singeant.*

« Je trouve ça drôle! » Bon Dieu, ce que vous pouvez être plat, mon pauvre petit.

CLAY

Je suis désolé, Mademoiselle, on est en métro — je n'étais pas prêt à engager des propos de salon.

LULA

Ça se voit! Et à quoi êtes-vous prêt?

Elle enveloppe son trognon de pomme dans un mouchoir de papier et jette le tout sous la banquette.

CLAY

A tout!

Il interprète la question de Lula comme une invite amoureuse et il se tourne fran-

LULA

Ha, les Blancs te font peur, hein? Tu es comme ton père, hein, Négro? Hein, Oncle Tom? La bouche d'or et les fesses qui tremblent!

Clay la gifle brutalement, et la tête de Lula heurte le dossier de la banquette. Elle ouvre la bouche pour crier mais il la gifle de nouveau.

CLAY

J'ai dit : ta gueule! C'est mon tour de parler.

Il se tourne vers les autres voyageurs blancs, dont plusieurs suivent la scène avec appréhension, assis au bout de leurs sièges, prêts à bondir pour se réfugier au fond du wagon. Le pochard est agenouillé sur le sol et se frotte la tête en fredonnant toujours les mêmes bribes de chanson — mais il se tait soudain en rencontrant le regard de Clay. Après quelques secondes de tension, les autres voyageurs se replongent dans la lecture du journal ou regardent par les fenêtres. Clay leur jette un dernier coup d'œil et revient à Lula.

Bon Dieu, Lula, tu as la tête vide! Vide! Je pourrais te faire la peau. T'étrangler! Écraser ton vilain cou ridé, le faire éclater entre mes deux mains... et te regarder virer au bleu qui demande pardon. Uniquement pour rigoler. Et tous ces pédés à gueule de pain mal cuit qui restent assis sur leurs culs en se cachant derrière un journal pour me guetter du coin de l'œil! Je pourrais les tuer. Tous! Voyez-moi celui-là... (Il tend le doigt vers un homme portant un chapeau et un costume de bonne coupe, qui lit le New York Times.) Grand et costaud comme il est, je pourrais lui arracher son journal des mains, oui, moi, le crevard nègre, le petit-bourgeois, je pourrais lui arracher son journal des mains, et les yeux du même coup. Sans effort. Et pourquoi? Pourquoi je me donnerais la peine de crever la peau de tous ces ramollis? Regardez-vous tous, pauvres cons! Voilà pourquoi! Vous ne comprenez que le fric, que le grand luxe.

LULA

Idiot!

CLAY, la repoussant brutalement contre le dossier.

Je t'ai dit de fermer ta gueule, je te le dirai plus. Toi, ton rêve c'est de ressembler aux